

Communication lue à la réunion préliminaire pour une
Convergence Lacanienne de Psychanalyse
Barcelone, le 7 février 1997

L'Impossible à Traduire

La psychanalyse et les langues

Hector Yankelevich

0. Je voudrais vous soumettre une constatation ¹ : aujourd'hui, Lacan est « *parlé* » autant, sinon davantage, en castillan, et en portugais, que dans la langue où il parlait lui-même. On peut aussi soutenir, sans crainte de commettre une erreur grossière, qu'il y a une majorité d'analystes qui parlent « le lacanien » dans une langue autre que celle où il écrivit.

1. Bien entendu, et en m'avançant sur l'objection qui pourrait immédiatement surgir parmi vous, je vous accorderai volontiers que le concept de pulsion ne change pas, qu'il soit lu en français ou en castillan. Ainsi que tant d'autres concepts produits par Freud et Lacan.

2. Aussi, nous vous soumettons, étant donnée l'exiguïté du temps qui nous est accordé, notre hypothèse : c'est un fait de structure que l'analyse ait été historiquement écrite et lue en au moins deux langues : l'une d'écriture, l'autre de lecture. En allemand et en anglais, tout d'abord; en français et en castillan, aujourd'hui, en ce qui nous concerne. Y aurait-il là, bien davantage qu'une coïncidence, une homologie forte –autant qu'une répétition– entre le bilinguisme de l'Inconscient et le binaire langagier dans lequel apparemment la psychanalyse s'installe à chacune de ses occurrences?

3. Mais... quelles ont été, quelles en sont les conséquences, pour l'analyse elle-même, de ce fait, apparemment banal, qu'une pratique soit réalisée dans une langue autre que celle où l'Inconscient a éclôt au discours –l'allemand, le français– ? Cette question, hélas, ne peut être répondue directement et dépasse largement les limites d'espace et de temps que nous avons ici. En outre, elle pose comme

condition pour être articulée, plusieurs autres qui lui sont préalables : Comment se fait-elle la transmission entre langues ? Quels en sont les gains et les pertes qui résultent de ces passages ? Quels infléchissements s’y produisent, à l’insu de lecteurs et praticiens ?

4. En ce qui concerne l’histoire de sa transmission, lue *aujourd’hui*, nous pensons que la résistance *principale* trouvée par le freudisme à sa propre avancée n’a pas été l’idéal de *l’américan way of life* et ses corollaires, le moi fort et l’analyste comme jauge de la réalité.

Les idéaux dans lesquels elle s’est cristallisée comme discours, découlaient derechef non pas d’un *Volksgeist*, aussi puissant fut-il, mais de sa migration langagière. C’est son changement de langue, gage indispensable de son expansion internationale, qui l’amena à se mouler —faute d’armes pour l’affronter—, au soubassement même de la culture anglo-saxonne : un lien social fait autant d’un discours de la science universelle et triomphant, que de communautarisme et d’éthique protestante.

5. Cette résistance —à la psychanalyse, *dans* l’analyse elle-même— est née insidieusement, plutôt du mouvement de sa propre avancée, que d’un obstacle sociologique, aussi considérable fût-il, mais qui lui était, somme toute, par nature étranger. Plus exactement, cette résistance survint de l’événement même qui faisait la transmission possible: sa traduction en anglais. C’est en anglais que les idéaux de la culture américaine sont passés au cœur même de l’analyse.

6. Cependant, si d’aventure, vous songez que ce qui est sous-entendu dans ce qui vient d’être dit fait référence aux erreurs de la traduction de Strachey, le *Trieb* de Freud rendu comme *Instinct*, et quelques autres, je m’y inscrirais en faux. Le problème résidait simplement, *merely*, dans la traduction en tant que traduction, dans la traduction comme telle.

— Mais...halte là!, me direz-vous, un peux inquiets, s’agirait-il alors de ne pas traduire Freud, de ne pas traduire Lacan? De conserver pieusement leur lettre comme un Graal, comme une relique à laquelle seul des spécialistes attitrés auraient accès ?

— Que non pas, évidemment. Surtout parce que toute traduction est faite avant même d’être écrite, au moins sur un support public.

7. La question en est une autre. La traduction de Strachey, les analystes viennois et allemands devenus anglais ou américains, ne l’ont pas maintenue et confrontée, dans un rapport tendu et plein d’aspérités, de trouvailles et de *Holzwege* —de chemins sans issue— à la *langue* de Freud, aux signifiants premiers dans lesquels le discours freudien s’est constitué. Les élèves de Freud auraient dû être les passeurs de l’entre-deux langues, les témoins de l’impossible qu’y gît —dont la reconnaissance est la condition *sine qua non*, la *Bedingung*, la détermination de toute récréation vivante—. Ils faillirent à leur tâche d’être les passeurs d’un trésor¹ : non pas tant de la parole de Freud comme telle, mais plutôt de l’endroit qui faisait sa transmission possible : son écriture de la langue allemande comme lieu de la découverte de l’Inconscient.

¹ Lorsque dans la *Standard Edition*, Paula Heimann traduit « Ein kind **wird** geschlagen » par « A child is **being** beaten » —ce qui donnerait en français « Un enfant est **en train d’être** battu »— elle donne un exemple éclatant de traduction réussie.

8. L'erreur de la génération freudienne qui domina la scène analytique entre les années 30 et 50 fut de penser que les concepts freudiens étaient des simples universels, transmissibles comme tels par la seule puissance du langage; leur empirisme déclaré, la face publique d'un rationalisme naïf. La question de la spécificité de la langue ne les effleura jamais, et tout en lisant Freud en allemand, les questions –immenses– de la singularité de son écriture, de la multiplicité de ses sujets sans liens apparents les uns avec les autres, de l'homologie jamais affirmée comme telle entre strates textuelles et couches de l'Inconscient, tout cela ne fut jamais pour eux objet de souci, comme si l'Inconscient pouvait exister par lui-même, comme les objets mathématiques, les lois physiques ou les cellules, intouché et hors textualité.

Tandis que, bien au contraire, l'écriture de Freud est le lieu où coïncident l'"ésotérique" et l'"exotérique" de sa transmission. Dans l'orographie de son texte l'on peut trouver autant les conditions de sa réappropriation que, dans la surface polie dont il se recouvre lui-même, celles de son échec.

9. A partir du questionnement ici avancé, nous soumettrons une thèse à votre discussion : Si les « mots » de la science sont binaires, le couple lettre/concept faisant toute l'affaire, par contre, en ce qui concerne la psychanalyse, ses « mots » sont *trins* : signifiant/lettre/concept², car les lettres ne peuvent pas ne pas être portées par des énonciations. Hormis la présence du signifiant, et avant toute position de l'objet, rien d'autre ne peut véhiculer :

- la question du sujet comme objet de l'analyse,
- la place et la hiérarchie du maître³.

Ces deux points, auraient-ils une spécificité à soi, aussi bien théorique que clinique, il ne sont pas moins envers et revers d'une seule médaille.

Mais la présence inaliénable du signifiant comporte aussi —comme son destin inévitable—, que lorsque les « mots » de la psychanalyse sont traduits, il est inévitablement **forclos**.

10. Une fois le signifiant –appartenant à une langue– forclos, rien ne permet d'assurer qu'il sera repris –répété autrement– ailleurs. Ce qui veut dire que si toute reprise est contingente, toute lettre néanmoins, dans son identité-à-soi, garde en réserve sa capacité d'*altération* par le signifiant.

10.1. Lacan est celui, si ce que nous avançons est vrai, chez qui, et sans que rien ne l'attende, le démenti qui opérait sur Freud –démenti opérant sur la non solution de continuité entre clinique et culture– a fait retour⁴ dans une autre langue. Mais du fait qu'il consacra des pans entiers de son

² Tous les trois noués autour de l'objet.

³ Autant *magister* que *dominus*. En effet, si bien le premier mot latin rend compte de la place de celui qui crée un discours et l'enseigne, celle-ci est homologuée à celle du signifiant de l'identification au trait unaire, autant qu'à celle de l'analyste à certains moments de la cure. Ces deux dernières places correspondant au second mot latin. Il serait alors une discussion oiseuse de vouloir, en ce qui nous concerne, trop les distinguer.

⁴ Cette forclusion fut, aussi bien, accompagnée du désaveu de sa place de maître; mais dans la mesure où la transmission de la croyance en l'Inconscient avait été effectuée, celle-ci permit néanmoins une pratique de l'analyse, effective quoique non éclairée.

enseignement, sa vie durant, à penser la lettre de Freud, inventant pour ce faire un style qui fit rupture dans sa propre langue, il l'éleva à la hiérarchie d'être aussi celle où l'Inconscient éclôt.

10.2. Nous sommes donc amenés à affirmer que le concept de **lecture** est coextensif et rend nécessaire un autre sans lequel il serait inopérant : celui de **traduction**. Mieux encore, aucune lecture ne serait possible si elle ne mettait en branle, dans l'acte même par lequel elle s'effectue, une traduction-translittération-transposition autant des mots et des syntagmes que du texte tout court, dont il s'agit en retour de rendre l'efficace. Ainsi il serait possible de montrer comment, parfois, des centaines de pages du Séminaire furent nécessaires à Lacan pour traduire seulement quelques mots de Freud. Mots dont les paradigmes, textuel et langagier, interdisaient de pouvoir les rendre par seulement quelques mots.

10.3. Tout le prix d'une 'lecture', ce qui la fait une œuvre à part entière et non pas un simple commentaire, aussi grand, érudit et fidèle fut-il, vient de la prise en compte de l'impossible de la traduction, et de la capacité à mettre en œuvre un appareil, et aussi bien un appareillage qui permettent un remaniement textuel —*Umschrift*— qui soit à même de recueillir la lettre à traduire.

Autrement dit, croire qu'un texte analytique peut être transposé sur une autre couche langagière sans un profond remaniement, et du texte et de la langue réceptrice, est une illusion qui va à l'encontre de l'existence même de l'Inconscient.

11. S'il est une question cruciale dans toute réunion internationale d'analystes, celle-ci est bien celle de la **Bedeutung** de la lettre. A traduire autant comme *primauté* que comme *signification*.

En faisant un très bref résumé, il serait possible de dire que ce qui donna ciment à l'IPA, sauf des exceptions aussi grandes que rares, fut la méconnaissance de la lettre de Freud. Opération qui ne fut en rien celle d'une trahison, mais la conséquence banale d'un passage de langues impensé. Seul resta l'identité-à-soi du dispositif et la croyance que les mots de Freud étaient des concepts expérimentaux, au même titre que ceux de la physique. De là il s'ensuivit que le problème, majeur, de la rationalité spécifique et singulière de la psychanalyse, ne fut jamais posé.

Lorsque la signification des 'mots' ne fait plus problème, et l'imaginaire se charge d'en fournir la compréhension, le signifiants de la psychanalyse cessent d'être interprétatifs. Lorsque l'interprétation devient explicative du fonctionnement psychique, la perte de tout effet de sens produit une prolifération de théories : du moi, du self, des relations interpersonnelles, et ceci à l'infini, chacune se supportant, dans le meilleur des cas, et pour le méconnaître, d'un concept de Freud, isolé de tous les autres et du corps de son enseignement.

12. La transmission freudienne de la psychanalyse –l'histoire des rapports de Freud avec ses élèves à l'appui–, s'est toujours réalisée sur deux versants : la lettre et le divan, le second venant rendre effectif ce que la lettre avait entamée. Que Lacan eût désiré parfois en inverser l'ordre ne dément pas ce qui s'est produit avec Freud mais le confirme. Ce qu'il appelait les écuries d'Augias rendant raison de cette commutativité.

Que la première internationale de psychanalyse ne reconnaisse pas la place de la lettre dans la transmission du freudisme est congénitale à sa structure. Que la seconde internationale seul reconnaisse l'adoubement du divan à l'exclusion de tout rapport d'assujettissement singulier à la

lettre de Lacan montre, à ciel ouvert, que le pouvoir de cette lettre et la crainte de sa primauté restent corrosifs surtout pour les héritiers de celui qui l'a mise au poste de commandement.

Il n'est pas donc trop osé d'affirmer qu'aucune des deux internationales ne croit à la lettre ni ne fait confiance à ses effets d'engendrement et de création ex-nihilo, à sa capacité de produire bifurcations et infléchissements dans le sens d'une pratique. Ce qui est toujours sa puissance, effective nommément en Amérique du Sud.

13. Le pari et les enjeux d'une réunion internationale d'analystes qui parlent d'autres langues que celles où la psychanalyse a été écrite et où il ne se pose pas la primauté du divan sur la lettre sont immenses. Parce qu' inédits, car jamais dans ce siècle de psychanalyse la question des rapports entre les effets de la transmission par la lettre et par le divan n'ont été publiquement posés. Et les réponses, *a priori* paradoxales, à cette question, nous les ignorons tous. Car il est une affaire que Lacan n'a pu nommer autrement que par le mot *esprit*, par où il mettait un bémol à la croyance que la simple littéralité suffit comme garantie de transmission.

Serions-nous capables aujourd'hui de trouver un équivalent, un substitut, un concept lacanien à ce qu'il empruntait, à l'époque où son discours ne faisait que commencer, à Saint Paul ?

14. La théorie que l'on ait de l'organisation d'une Ecole ou de l'Association des analystes, de la mise en place des dispositifs de formation et d'enseignement, qui sont des appareils à questionner l'Inconscient, découle directement ou encore subrepticement de la conception que l'on ait du trépied lettre/signifiant/concept.

15. Lorsque la lettre de Freud fut traduite, et la dimension du signifiant forclosée, il ne restait à la psychanalyse qu'une théorie scientiste de sa transmissibilité, bien avant qu'elle ne se saborde devant les idéologies épistémologiques dominantes dans le monde anglo-saxon. Celles-ci, extérieures à l'analyse, purent y être introduites seulement une fois la perte du signifiant freudien consommée. Car c'est bien le signifiant qui donne matérialité à la pratique, les précipitations des lettres qui permettent au discours d'avancer se faisant à partir du trésor de la langue. Ce qui empêche que le dispositif de la cure devienne l'équivalent du laboratoire de physique, et la séance l'enregistrement d'un protocole expérimental. Le paradoxe étant que cette vue physicaliste de la cure était un obstacle pour accomplir sa « formalisation », sa réduction à une écriture, de lettres et de l'objet.

Les analystes oublièrent –ont-ils jamais su qu'ils oublièrent, et ce qu'ils oublièrent ?– que sans le signifiant, qui appartient bien à une langue et non pas au langage, celle-ci devient langue morte.

Bien entendu, les objets de pulsion sont les mêmes pour tous les êtres parlants, ce qui fait qu'il y a une transmissibilité théorique qui ne dépend pas du seul signifiant. Mais comment, dans la cure, épinglez la singularité de l'objet, si ce n'est par la ressource grammaticale du ça, excédentaire à la logique ?

Aussi bien c'est la langue, en deçà du discours et davantage encore lorsqu'il s'agit pour celui-ci d'être « sans parole », qui offre non seulement les critères de représentabilité, de vraisemblance et de crédibilité qui permettent à l'Inconscient d'y paraître, mais encore, qui le protège de devenir jargon.

Ceci fait quelque peu oiseux que l'on pense à une quelconque primauté entre langues. Mais bien plutôt oblige à se reposer ce que veut dire « être un lecteur de Freud et de Lacan », si l'on nous concède que chaque lecture qui mérite ce nom est aussi, une traduction.

Si l'Inconscient advient à une langue par une écriture —ce qui est nécessité comme condition et aboutissement de toute cure—, ceci indiquerait que le réel de chaque langue est spécifique⁵ et pas subsumable, pacifiquement, dans le langage.

16. Finalement, peut-être, nous ne faisons ici que tourner autour d'un réel qui nous échappe : les modes par lesquels Lacan, sa vie durant, lut Freud.

⁵ Ce qui, loin de tout romantisme, reste la seule possibilité, en psychanalyse, de ne pas confondre l'universel du langage avec le logicisme pour lequel un signifiant se résume à être le porteur inerte d'une idée.